

Pour une lecture matérialiste des objets en littérature

Marta Caraion

Extrait de l'Introduction à [Comment la littérature pense les objets](#). Théorie littéraire de la culture matérielle, Champ Vallon, [Collection Détours](#), 2020, 576 p.
<http://www.champ-vallon.com/comment-la-litterature-pense-les-objets/>

Ce texte est reproduit avec l'aimable autorisation de l'auteur et des éditions Champ Vallon.

Ce livre – [Comment la littérature pense les objets](#) – assume une curiosité matérialiste pour les objets en littérature ¹, ce qui, paradoxalement, incite à caractériser les stratégies littéraires de leur dématérialisation et le va-et-vient du matériel et de l'immatériel dans les processus de signification auxquels ils prennent part.

On se propose d'étudier la fonction des objets dans la littérature française du XIXe siècle, période qui fonde véritablement une culture matérielle littéraire participant de l'échafaudage conceptuel d'une pensée générale du monde matériel. Autour de la période suivante, soit les cinquante premières années du XXe siècle, Nadja Cohen et Anne Reverseau, dans le collectif intitulé *Petit musée d'histoire littéraire (1900-1950)*, ont conçu le projet d'offrir à l'observation critique cinquante et un objets (un pour chaque année), articles brefs accompagnés d'une postface militant «Pour une histoire matérielle de la littérature ²». Dans le sillage de ce type d'approche, si on se propose, ici, d'entreprendre une histoire matérielle de la littérature, en partant du XIXe siècle, il s'agit avant tout de *comprendre, par une lecture matérialiste des objets littéraires, les mécanismes de constitution d'une pensée sur le matériel*. Il faut non seulement saisir les significations et les modalités d'élaboration textuelle des objets en littérature, mais aussi d'identifier les entraves morales et les barrières symboliques qu'ils relaient ou déstabilisent et de prendre conscience de l'*éclosion d'une réflexion théorique sur les objets, dont la littérature est le berceau et le laboratoire*. On étendra à la littérature la question simple posée par Daniel Miller aux pratiques réelles des sociétés et des individus : *Why some things matter* ³ – pourquoi certains objets sont-ils importants ? Pourquoi et comment la littérature fait-elle exister les objets et de quelle manière singularise-t-elle les objets qui «comptent» ? Comment, ce faisant, la fiction construit-elle une théorie des objets avant la lettre ?

¹ Dans *The Ideas of Things. Fugitive Meaning in the Victorian Novel*, Elaine Freedgood (Chicago and London, The University of Chicago Press, 2006) postule aussi, selon une perspective différente de la nôtre, une lecture littérale des objets littéraires. Il s'agit, véritablement, d'une enquête, dans les romans victoriens, sur les réalités sociales, économiques, coloniales et sur les modes de production des objets que les œuvres mentionnent, parfois avec insistance, mais que la critique soit disqualifie comme insignifiants – comme simple effets de réel –, soit érige en métaphores, sans prendre la mesure de l'épaisseur de leur référentialité et de ses significations (permettant par exemple, à partir des meubles en ébène de *Jane Eyre*, de déployer le marché du meuble, l'économie coloniale, la déforestation et l'esclavage).

² Nadja Cohen et Anne Reverseau dir., *Petit musée d'histoire littéraire. 1900-1950*, Bruxelles, Les Impressions Nouvelles, 2015. La proposition théorique de la postface du recueil est reprise et développée dans «Pour une histoire matérielle de la littérature : autour du *Petit musée d'histoire littéraire*», in *Atelier Fabula* ; en ligne : www.fabula.org/atelier.php?Pour_une_histoire_materielle_de_la_litterature. Voir Marta Caraion, «Rematérialiser la littérature. Réflexions autour de Nadja Cohen et Anne Reverseau...», in *Acta Fabula*, vol. 16, n° 6, octobre 2016 : https://www.fabula.org/actualites/n-cohen-a-reverseau-petit-musee-d-histoire-litteraire-1900-1950_70179.php.

³ Daniel Miller éd., *Material Cultures. Why Some Things Matter*, Chicago, University of Chicago Press, 1998.

Pouvoir de théorisation de la littérature

La fiction construit des modèles conceptuels pour penser le monde matériel en général et la fonction des objets en particulier, qui précèdent et balisent leur élaboration théorique par des textes non littéraires. L'exploration de la culture matérielle entreprise par les écrivains du XIXe siècle préfigure les recherches bien plus tardives des sciences sociales.

Avant *L'Invention du quotidien* de Michel de Certeau ⁴, Henri Lefebvre s'attache, de 1947 à 1981 ⁵, à rendre conceptuellement visibles et opérantes les significations de la vie quotidienne. Partant déjà du constat de disqualification posé plus haut («Par rapport à la philosophie, la vie quotidienne se présente comme non philosophique, comme monde réel par rapport à l'idéal (et à l'idéal). En face de la vie quotidienne, la vie philosophique se veut supérieure, et se découvre vie abstraite et absente, distancée et détachée.» [...] Allons-nous séparer définitivement la pureté philosophique et l'impureté quotidienne ? ⁶»), Lefebvre lance un appel : «nous déclarons la vie quotidienne objet de la philosophie, précisément en tant que non-philosophie ⁷». Si Lefebvre initie un mouvement de pensée, il nous intéresse surtout parce qu'il comprend, dans l'éclosion de ce mouvement, le rôle précurseur de la littérature :

Ne laissons pas passer sans l'examiner avec le plus grand soin cette irruption du quotidien dans la littérature. Ne serait-ce pas plutôt l'entrée du quotidien dans la pensée et la conscience, par la voie littéraire, c'est-à-dire par le langage et l'écriture ? [...] Cette irruption de la quotidienneté n'était-elle pas annoncée depuis Balzac, Flaubert, Zola et bien d'autres ? ⁸

La littérature d'évidence ouvre la voie de la pensée critique et lui sert de lanceur d'alerte ; et réciproquement : Georges Perec a suivi les cours de Lefebvre, qui ont nourri la rédaction des *Choses* (1965), récit fondateur d'une littérature des objets au XXe siècle.

À partir des années 1960 et, en force, depuis les années 1980, sociologues et anthropologues appellent à considérer les objets dans leurs agissements, comme des moteurs effectifs d'actions et des producteurs de significations à part entière, à étudier la *biographie* des objets (sur le modèle des biographies d'humains) et à examiner la relation sujet-objet comme véritablement réciproque dans ses effets (et pas seulement comme l'action d'un sujet actif et intelligent sur un objet passif). Cette notion de «biographie culturelle» des objets, a été proposée par l'anthropologue Igor Kopytoff en 1986 ⁹, dans un article important pour les sciences sociales. Elle suppose d'une part la remise en question de l'opposition topique et culturellement confinée à l'Occident moderne du sujet et de l'objet et, d'autre part, l'examen des objets

⁴ Michel de Certeau, *L'Invention du quotidien*. 1. *Arts de faire* ; et 2. *Habiter, cuisiner*, Paris, [1980], Paris, Gallimard, coll. Folio Essais, 1990 et 1994.

⁵ Henri Lefebvre, *Critique de la vie quotidienne*, t. I, Paris, Grasset, 1947 ; t. II et III, Paris, L'Arche, 1961 et 1981 ; et *La Vie quotidienne dans le monde moderne*, Paris, Gallimard, coll. Idées, 1968.

⁶ Henri Lefebvre, *La Vie quotidienne dans le monde moderne*, *op. cit.*, p. 28-29.

⁷ Henri Lefebvre, *ibid.*, p. 38. On observera le même projet de départ dans le livre bien plus récent de Bruce Bégout, *La Découverte du quotidien*, Paris, Allia, 2005.

⁸ Henri Lefebvre, *ibid.*, p. 9-10.

⁹ Igor Kopytoff, «The cultural biography of things : commoditization as process», in *The Social Life of Things. Commodities in Cultural Perspective*, Arjun Appadurai ed., Cambridge, Cambridge University Press, 1986. Voir aussi Fred R. Myers, «Introduction. The Empire of Things», in *The Empire of Things. Regimes of Value and Material Culture*, Santa Fe, School of American Research Press, 2001.

appréhendés dans le temps, considérant que ceux-ci, comme les humains, ont une naissance et une mort, une généalogie, une trajectoire sociale, une carrière, des âges de la vie différents, induisant des registres de valeurs économiques, sociales, historiques et esthétiques fluctuants. Pas plus qu'une personne, un objet n'a de statut ou de fonction stable, et penser la biographie d'un objet consiste à prendre conscience de ces variations d'identité qui le rendent singulier. L'inscription de l'objet dans le temps comme trait fondamental de sa définition implique – élément capital pour une étude littéraire – la possibilité d'une narration (un récit de vie en quelque sorte) et la prise de conscience d'une évolution, avec des transformations profondes de statut et de signification. La réflexion sur les possibles identités des objets est un vaste champ expérimental pour la littérature. Dans cette perspective, l'anthropologue Gérard Lenclud¹⁰ pose un problème à la fois philosophique, anthropologique et de facture narrative : il interroge «l'identité dans le temps d'un artefact» et plus précisément le rapport entre la fonction et l'identité d'un objet, compte tenu du fait que la fonction se modifie au cours du temps. Reprenant l'histoire du bateau de Thésée¹¹ et le dilemme philosophique qu'il pose, Lenclud se demande si l'identité d'un bateau qui navigue (fonction à laquelle il a été destiné au moment de sa production) et celle du même bateau exposé bien plus tard dans un musée comme objet d'art ou de mémoire sont identiques. Face à cette indétermination ontologique, il hésite à avouer qu'il fait de la littérature : «Il se trouve que nous écrivons des biographies d'artefacts ; seraient-elles des romans et leurs héros des personnages de fiction ?¹²» La question posée par l'anthropologue à sa propre pratique discursive a quelque chose de naturel que nous nous proposons d'explicitier : car la littérature, avant les sciences sociales, raconte des biographies d'objets et leurs métamorphoses dans le temps, saisissant en les dramatisant leurs identités mobiles et les modifications de leurs régimes de valeurs ; un objet pris dans les interactions humaines et dans le flux temporel n'est jamais véritablement l'objet conçu par les forces de production ou de consommation. L'objet fait récit et sa donnée temporelle assure une progression dans ses usages et ses significations, ce que la littérature comprend et raconte abondamment, dès 1830.

Si le temps affecte l'objet et le transforme physiquement, socialement et dans sa fonctionnalité, ce qui le détermine par ailleurs entièrement est son rapport au sujet. La dimension culturelle d'un objet implique un processus de singularisation qui l'isole de la masse des marchandises pour l'inscrire dans un cycle de relations, dans une chaîne d'interactions avec des sujets. Donnée définitoire dans les travaux d'anthropologie matérielle, cette double caractérisation temporelle et interactive de l'objet l'est aussi dans la fiction narrative du XIXe siècle qui pense l'objet comme un actant de la vie sociale et affective des personnages. La relation dialectique du sujet et de l'objet implique, dans les théories des anthropologues anglo-saxons du *material turn*, un double mode de transformation de l'objet par les agissements du sujet et inversement : le sujet produit l'objet sur lequel il agit et celui-ci, en retour, modèle le

¹⁰ Gérard Lenclud, «Être un artefact», in *Objets et mémoires*, Octave Debary et Laurier Turgeon dir., Paris, Éditions de la Maison des sciences de l'homme, Québec, Presses de l'Université Laval, 2007, p. 59.

¹¹ Le bateau de Thésée dont on remplace une à une toutes les vieilles planches par des pièces neuves est-il encore, au terme de cette transformation, le bateau de Thésée ? Il s'agit d'une question philosophique reprise à Plutarque par Hobbes (*De Corpore*, 1655) et par Leibniz (*Nouveaux essais sur l'entendement humain*, 1705) ; voir Stéphane Ferret, *Le Bateau de Thésée. Le problème de l'identité à travers le temps*, Paris, Éditions de Minuit, 1996.

¹² Gérard Lenclud, «Être un artefact», art. cit., p. 59.

sujet et le transforme ; on postule que l'objet exerce une force active sur le sujet ¹³. Cette réciprocité des rapports, bien que proposant un équilibre des forces dynamiques, perpétue néanmoins le principe d'une séparation de statut et d'identité entre sujet et objet, qu'il est tentant d'abroger. Alors que Jean-Pierre Warnier propose l'idée «d'*incorporation*, non pas de l'objet, puisque l'objet reste extérieur au corps du sujet, mais de sa dynamique qui, elle, est intériorisée par la prise que le sujet exerce sur l'objet ¹⁴», Bruno Latour fonde tout son travail de philosophe sur l'idée d'une invalidation de cette différenciation fondatrice de la modernité. Il propose de substituer à la dichotomie sujet-objet le principe de l'existence en réseau. Dénonçant le monde des séparations rigides («deux zones ontologiques entièrement distinctes, celle des humains d'une part, celle des non-humains de l'autre ¹⁵», la nature et la culture, la science et la fiction) comme une illusion non advenue, il s'intéresse aux existences hybrides qu'il appelle aussi, à la suite de Michel Serres, des «quasi-objets ¹⁶», ni objets, ni sujets, mais zones d'interaction. L'abolition de «l'ancienne barrière infranchissable entre les signes et les choses, le sujet et l'objet ¹⁷» permet à la fois la reconstruction critique des valeurs de la modernité et le constat de leur impasse, ce à quoi Bruno Latour réfléchit dans un ouvrage dont le titre énonce la thèse : *Nous n'avons jamais été modernes*.

Appelant, dans *Changer de société, refaire la sociologie*, à se réveiller du «sommeil dogmatique ¹⁸» qui exclut les liens matériels du champ de l'action sociale, Bruno Latour poursuit le questionnement sur les objets en proposant une sociologie «des associations» qui «prétend parcourir toute la gamme des associations en ignorant tout à fait la longue guerre entre l'objet et le sujet ¹⁹». Pour montrer l'absurdité de la dichotomie sujet-objet et de la séparation qu'elle suppose entre une matérialité porteuse tout au plus de relations causales et objectives et le monde humain constitué de subjectivités responsables de liens sociaux, il propose un exemple suggestif pour l'analyse littéraire :

Distinguer *a priori* des liens «matériels» et des liens «sociaux» avant de les associer à nouveau n'a pas plus de sens que de rendre compte du déroulement d'une bataille en imaginant d'un côté un groupe de soldats et d'officiers nus comme des vers et de l'autre tout un attirail – des tanks, des fusils, des rapports, des uniformes – pour ensuite affirmer qu'«il a bien sûr une certaine relation (dialectique) entre les deux». Il faut répondre résolument : «Mais non, pas du tout ! Il n'existe aucune relation entre le monde "matériel" et le monde "social", parce que cette distinction en elle-même est un pur artefact. ²⁰

Il est évident que la littérature réalise de manière spontanée l'objectif que Bruno Latour formule pour la pensée sociologique – soit le dépassement des distinctions clivantes au profit d'une réflexion sur «la continuité propre au déroulement d'une action [...] zigzagant des humains aux

¹³ Cette action de l'objet sur le sujet, Daniel Miller l'exprime par une formule simple : «in material culture we are concerned at least as much with *how things make people* as the other way round» (*Stuff, op. cit.* p. 42, je souligne).

¹⁴ Jean-Pierre Warnier, *Construire la culture matérielle : l'homme qui pensait avec ses doigts*, Paris, PUF, 1999, p. 11.

¹⁵ Bruno Latour, *Nous n'avons jamais été modernes. Essai d'anthropologie symétrique*, Paris, La Découverte, 1991, p. 21.

¹⁶ «Après Michel Serres, j'appelle de tels hybrides des quasi-objets» (Bruno Latour, *ibid.*, p. 73).

¹⁷ Bruno Latour, *La Clef de Berlin et autres leçons d'un amateur de sciences*, Paris, La Découverte, 1993, p. 8.

¹⁸ Bruno Latour, «Quelle action pour quels objets ?», in *Changer de société, refaire la sociologie*, Paris, La Découverte, coll. Poche, 2006, p. 106.

¹⁹ Bruno Latour, *ibid.*, p. 110.

²⁰ Bruno Latour, *ibid.*, p. 108.

non-humains», ou ce qu'il appelle le «fluide social²¹» : dans un récit, personnages et objets sont des systèmes signifiants fluides, concomitants et solidaires, construits par la langue, même lorsqu'ils relaient les dichotomies conventionnelles du discours social. Dans un récit, sur le plan de la facture textuelle et sémantique, rien ne distingue, si ce n'est l'attention langagière qu'on lui porte, un héros d'un objet : la description de la casquette de Charles Bovary est un exemple parfait pour comprendre la *fluidité* des modes de signification.

Par ailleurs, s'«il ne fait aucun doute que les bouilloires “font bouillir” l'eau, que les couteaux “coupent” la viande, que les paniers “contiennent” les provisions, que les marteaux “enfoncent” les clous», il semble plus compliqué d'accepter – ce à quoi Bruno Latour aspire – le fait que les objets, non dotés d'une intentionnalité propre, pourraient déterminer une action : «il est difficile de voir comment un marteau, un panier, un groom mécanique [...] peuvent véritablement agir», «exister [...] dans le domaine “réflexif” et “symbolique” des relations sociales». Il suffit pourtant pour s'en convaincre, explique Latour, de considérer la différence entre «frapper un clou avec ou sans marteau, faire bouillir de l'eau avec ou sans bouilloire, faire des courses avec ou sans panier», constatant dès lors que les objets sont des actants (ou des «participants²²») dont la fonction est déterminante. Là encore, la littérature dramatise la participation des objets à l'action de façon à la rendre manifeste et pensable pour les analyses du monde social réel. La véritable fonction d'acteur de certains objets dans la fiction narrative du XIXe siècle joue un rôle de révélateur. Un roman comme *La Bête humaine* de Zola, par exemple, met en lumière, autour d'un objet – la locomotive de Jacques Lantier –, deux séries signifiantes complètement imbriquées et cohérentes : le niveau pratique et matériel de l'industrie ferroviaire et de ses usages fonctionnels, et le niveau symbolique, psychologique et social, associés dans une intrigue dont la progression, c'est-à-dire véritablement l'action, est déterminée par le fonctionnement de l'objet. Aucun doute, dans le roman, sur le fait que l'objet agit de manière déterminante et que son action introduit des modifications notoires et irréversibles dans la trajectoire des personnages.

Donc, si la littérature est le bastion inébranlable du sujet, elle est aussi le lieu d'une remise en question des frontières, en cela paradoxale dans sa double fonction d'affirmation de la suprématie de la subjectivité et de prospection de modes ontologiques mixtes : les *hybrides*, à la fois objets et sujets – pensons à la peau de chagrin –, objets agissants ou humains réifiés, récurrents dans les fictions, apparaissent comme des possibilités théoriques exprimées littérairement dès le début du XIXe siècle. Pour Bruno Latour, l'examen des hybrides et l'introduction des notions de réseau et d'interactivité en lieu et place de l'opposition sujet-objet sont une manière de reconsidérer la place de l'objet et de réviser l'impératif anti-fétichiste, un credo majeur la pensée moderne :

Comme beaucoup de sciences humaines elle [la sociologie] s'est construite pour résister à l'attachement aux objets, qu'elle appelle des fétiches. Contre les dieux, les marchandises, les biens de consommation, les objets d'art, elle a repris l'ancienne admonestation des prophètes : “Les idoles ont des yeux et ne voient pas, des bouches et ne parlent pas, des oreilles et n'entendent pas.” Quelque chose d'autre, d'après elle, vient animer ces corps sans vie, ces statues mortes : notre croyance, la vie sociale que nous projetons en eux. Les fétiches ne comptent pas en eux-mêmes. Ils ne sont rien

²¹ Bruno Latour, *ibid.*, p. 108 et 110 pour les deux citations ; et encore, p. 113 : «une nouvelle définition du social comme fluide».

²² Bruno Latour, *ibid.*, p. 102-103 pour les citations de ce paragraphe.

que l'écran de nos projections. [...] La déontologie des sociologues exige d'eux cet anti-fétichisme. On comprend donc pourquoi réintroduire les objets, reparler du poids des choses, doter les êtres inanimés de vraies forces sociales, c'est fauter à leurs yeux [...]. Pourtant, nous ne pouvons donner place aux objets sans modifier la déontologie des sciences sociales et sans accepter une certaine dose de fétichisme. Les objets font quelque chose, ils ne sont pas seulement les écrans ou les rétroprojecteurs de notre vie sociale.²³

Ce questionnement est le nôtre : *que font les objets ? que font-ils à la littérature ? et que fait la littérature à la pensée des objets ?* «Comment aller plus loin que l'anti-fétichisme ?²⁴» Comment adopter, en littérature, le «fétichisme méthodologique» revendiqué par Arjun Appadurai pour les sciences sociales²⁵ ? Comment changer la déontologie de la pensée littéraire pour comprendre la place de la culture matérielle en littérature²⁶ et l'importance de la littérature pour une théorie de l'objet ?

²³ Bruno Latour, «Une sociologie sans objet ? Remarques sur l'interactivité», in *Objets et mémoires*, *op. cit.*, p. 48-49.

²⁴ L'idée apparaissait déjà dans l'article d'Antoine Hennion et de Bruno Latour, «Objet d'art, objet de science. Note sur les limites de l'anti-fétichisme», *Sociologie de l'art*, n° 6, *Œuvre ou objet*, 1993, p. 7 : «Depuis les débuts de la pensée critique, les sciences sociales se définissent par leur anti-fétichisme. L'objet, la machine, le prix, l'idole, le prince, le tableau, sont décrits par le sociologue critique comme des "fétiches" lorsqu'il s'aperçoit que le vulgaire leur donne des propriétés qu'ils ne peuvent posséder en eux-mêmes, mais qui leur sont au contraire données par la société, laquelle projette sur eux des valeurs et des puissances qu'ils renvoient passivement. [...] En effet, si l'anti-fétichisme est un formidable marteau pour briser les idoles, il ne permet pas de comprendre ce que font les objets, de peser leur rôle exact – ni en science, ni en art. Les mots "objectiver", "réifier", "incarner", "projeter", "naturaliser", qui viennent si facilement sous la plume pour parler du rôle des fétiches, ne suffisent pas à expliquer pourquoi nous les multiplions tellement, ni ce que le recours à eux nous apporte d'irremplaçable. [...] Comment aller plus loin que l'anti-fétichisme ?»

²⁵ Arjun Appadurai rejoint Bruno Latour en proposant, pour étudier les trajectoires sociales et culturelles des objets, le fétichisme méthodologique : «No social analysis of things (whether the analyst is an economist, an art historian, or an anthropologist) can avoid a minimum level of what might be called a methodological fetishism. This methodological fetishism, returning our attention to the things themselves [...]» («Introduction : commodities and the politics of value», in Arjun Appadurai, *op. cit.*, p. 5.)

²⁶ En suivant, par exemple, une mouvance de travaux récents sur les rapports entre littérature et économie. Voir entre autres les collectifs suivants : *Récit romanesque et modèle économique*, Patrice Baubeau, Alexandre Péraud, Claire Pignol, Christophe Reffait dir., *Romanesques*, n° 7, Paris, Classiques Garnier, 2015 ; *Économie et littérature*, Pierre Bras et Claire Pignol dir., *L'Homme & la Société*, vol. 200, n° 2, 2016 ; *Littérature et économie*, Christine Baron dir., *Épistémocritique. Littérature et savoirs*, vol. XII, 2013 ; *Quand la littérature s'intéresse à l'économie (et inversement)*, *L'Économie politique*, n° 79, 2018.